

QUAND LE PASSÉ PARLAIT AU PRÉSENT

ALAIN DECAUX, PASSEUR D'HISTOIRE

Si vos pas vous mènent boulevard Flandrin, dans le XVI^e arrondissement de Paris, vous remarquerez, au numéro 56, une plaque : « Alain Decaux de l'Académie française (1925-2016). Historien, dramaturge, écrivain, homme de radio et de télévision. Il fit aimer l'Histoire aux Français. Il a vécu dans cet immeuble de 1986 jusqu'à sa mort ». Tout est dit, sauf l'essentiel : quel homme il fut ! Humaniste, érudit et accessible, bienveillant et à l'écoute, sérieux sans jamais renoncer à l'humour. Cette année, l'association Les Amis d'Alain Decaux célèbre le dixième anniversaire de sa mort à travers diverses initiatives, dont plusieurs expositions. Portrait d'un honnête homme.

Au mois de mai 1991, alors qu'il était ministre délégué auprès du ministre d'État et des Affaires étrangères, Alain Decaux rencontre François Mitterrand à l'Élysée pour lui présenter sa démission. S'engage alors un dialogue inédit entre le premier personnage de l'État et l'un de ses ministres. « C'est politique ?

— Non, Monsieur le Président ! C'est parce que je ne peux pas m'empêcher d'écrire.

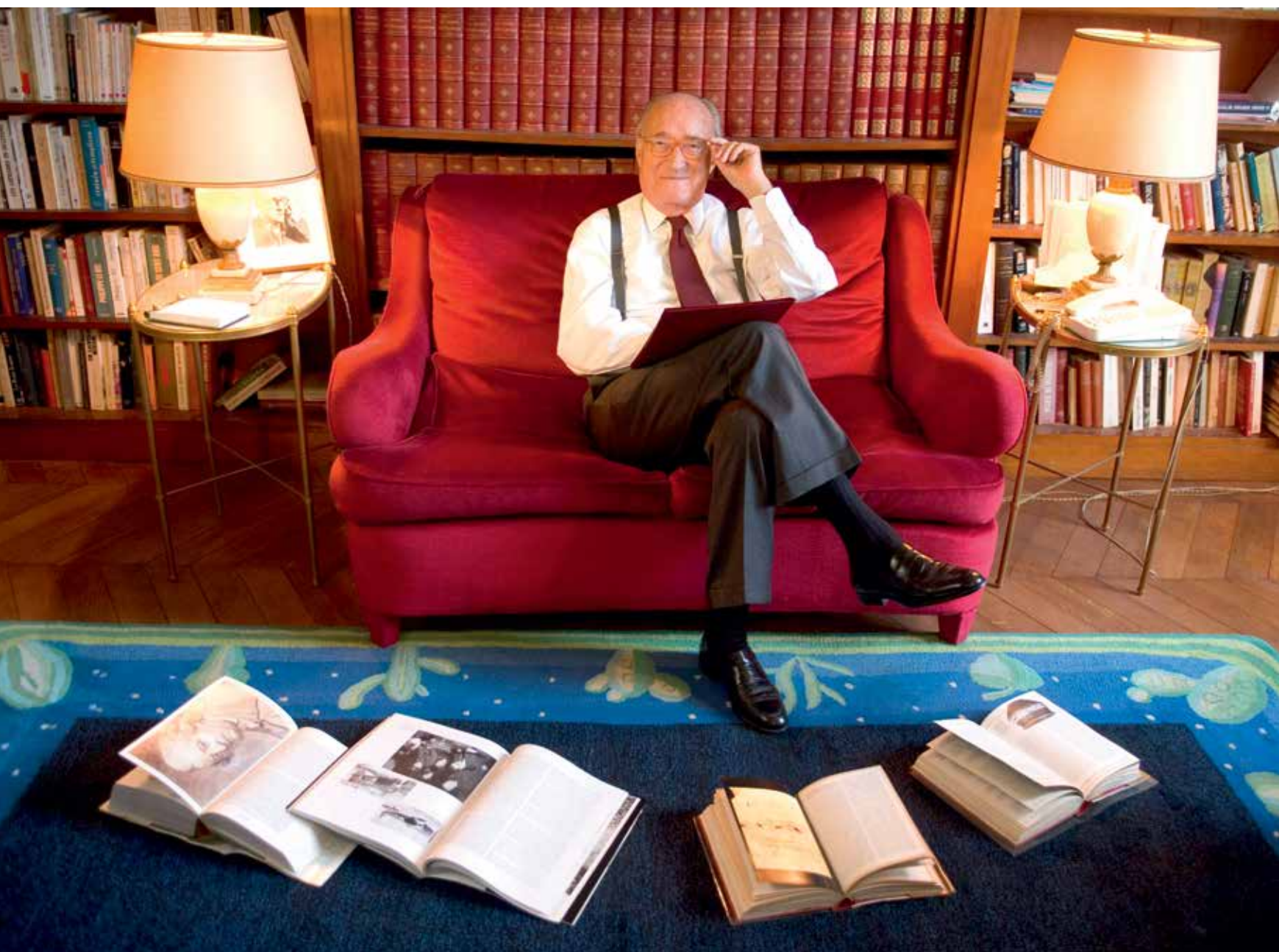
— Bon, mais vous restez de gauche ?

— Oui, Monsieur le Président ! répond celui qui avait signé *L'Appel des chrétiens pour la libération de tous les hommes*, en faveur de Mitterrand, lors de l'élection présidentielle de 1974.

— Bien. Quel courant ?

— La gauche hugolienne. »

Avec cette anecdote, tout est dit du personnage, indifférent aux titres, aux ors de la République et aux prérogatives. Sa fonction aurait pu lui faire entrevoir d'autres postes honorifiques, mais c'est mal connaître notre homme, fou des histoires de l'Histoire, amoureux de notre langue. Écrire lui est aussi indispensable que respirer, boire ou manger. Rendre compte des grands événements qui ont marqué les siècles passés, faire revivre, sur le papier ou sur les ondes, les personnages qui les ont illustrés, sortir de l'oubli ceux qui ont œuvré dans les coulisses de l'Histoire, les anonymes qui n'apparaissent qu'en tant que groupe, classe sociale, entité... tout cela n'a rien d'un art mineur, inférieur au roman ou à l'essai philosophique. Cet exercice mémoriel est une discipline à part entière, qui exige rigueur, souci du détail vrai et rejet de l'inexactitude.



Il partage sa passion de l'écriture concomitamment avec deux autres : la lecture et le goût de transmettre. Il lisait énormément, avec une prédilection pour Alexandre Dumas et Victor Hugo. Il sauva le château de Monte-Cristo, à Port-Marly (Yvelines), magnifique demeure qui accueille jusqu'au 7 juin l'exposition *Alain Decaux, un fou d'Alexandre Dumas* ; quant à Hugo, il était pour lui un véritable ami, malgré les quarante années qui séparent la mort de l'un de la naissance de l'autre.

Sa bibliothèque, riche de milliers de volumes, atteste d'une soif de connaissance inextinguible. Cette attirance s'est manifestée pour la première fois, très précisément, alors qu'il avait neuf ans. Cloué au lit par la fièvre jaune, Henri Decaux, son grand-père paternel, lui fait découvrir *Le Comte de Monte-Cristo* et, chaque fois qu'il lui apportait un nouveau tome, la fièvre baissait. Son plaisir de transmettre et de partager a tout d'une vocation qui a fait de lui une passerelle pour des générations de lecteurs, d'auditeurs et de téléspectateurs auxquels il a fait découvrir l'Histoire. Il est à l'origine de la carrière de certains, comme Stéphane Bern, pour qui il demeure « terriblement présent ». Franck Ferrand, de son côté, se

pose comme l'un de ses héritiers quand il dit : « On le sait à l'origine de bien des vocations, dont la mienne ». Et Dominique Garcia, professeur des universités, président de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), témoigne de sa forte influence : « Il nous a donné des repères, des clés de compréhension, de mise en perspective de manifestations, d'événements ». Pour mieux le comprendre et mesurer son action au plus juste, il est temps d'évoquer son parcours.

Né à Lille, le 23 juillet 1925, d'un père avocat et d'une mère femme au foyer, Alain Decaux a été fortement influencé par son grand-père paternel, un instituteur, qui lui a fait découvrir l'histoire de France comme une grande et belle aventure, au travers d'un roman national qui mythifie le passé, des romans d'Alexandre Dumas et de *La Petite Histoire* de G. Lenotre, nom de plume de l'historien et dramaturge Louis Léon Théodore Gosselin. Après Lille, le jeune Alain descend dans la capitale pour étudier au lycée Janson de Sailly, puis à la faculté de droit. Il s'oriente ensuite vers le journalisme. Une fois Paris libéré, il suit les cours d'histoire

Alain Decaux dans son bureau parisien (Photo : Micheline Pelletier Decaux/Corbis via Getty Images)



de la Sorbonne, comme auditeur libre, avec une prédilection pour la Révolution française. Parallèlement, il se rapproche de Sacha Guitry. En effet, il a connu l'illustre dramaturge alors qu'il était adolescent. Souhaitant jouer l'une de ses pièces avec des camarades, il lui avait demandé la permission, qu'il lui accorda gentiment. Aussi, en 1944, mobilisé comme secouriste, il apprend l'arrestation, injuste, du « maître » et se débrouille pour faire partie des militaires chargés de garder sa maison, avenue Élysée-Reclus. Sacha Guitry lui en sera toujours reconnaissant. Après sa mort, Lana Marconi lui offre l'émeraude ayant appartenu à son défunt mari. Cette même pierre ornait plus tard son épée d'académicien, et ce sera une façon de le faire entrer sous la Coupole, lui qui n'y a pas été élu, et de lui rendre un hommage discret. Il publie ses premiers articles en 1946 et, l'année suivante, paraît son premier livre, *Louis XVII retrouvé. Naundorff, roi de France*. Il y soutient la thèse survivantiste ou naundorffiste, qui n'a pas résisté à diverses analyses, selon laquelle cet horloger prussien serait en fait le fils de Louis XVI, le dauphin. Cet ouvrage témoigne de l'intérêt d'Alain Decaux pour les mystères historiques jamais résolus. *Grands secrets, grandes énigmes* suivra en 1966, puis *Les Nouveaux Dossiers secrets de l'Histoire* un an plus tard, et encore *L'Énigme Anastasia*. Ils ne représentent toutefois qu'une modeste part d'une production surabondante. Son deuxième livre, *Letizia : Napoléon et sa mère* (1949), reçoit le prix d'Histoire de l'Académie française.

La sortie de son ouvrage sur l'enfant du Temple lui fait faire la connaissance d'André Castelot, journaliste et historien, qui vient de consacrer lui aussi un texte à ce petit martyr. Ils feront équipe, sur les ondes, pendant des années. Tous deux, avec le renfort d'un confrère, Jean-Claude Colin-Simard puis Jean-François Chiappe, créent *La Tribune de l'Histoire* sur *Paris Inter*. Les

auditeurs l'écouteront chaque semaine jusqu'en juin 1997, après la prise de relais par *France Inter*. La radio, qu'il maîtrise rapidement, nous fait connaître sa voix, ses intonations si particulières et ses talents de conteur.

En 1957, avec son compère André Castelot et le réalisateur Stelio Lorenzi, il crée *La Caméra explore le temps*, une série culte qui marquera l'histoire de la télévision avec des émissions comme *Les Cathares*, *Les Templiers*, *L'Affaire Danton*, *L'Affaire Calas*... Ce stakhanoviste, qui n'en finit pas de creuser dans notre passé, ne s'arrête pas là. En 1960, il fonde la revue *L'Histoire pour tous* et, neuf ans plus tard, il prend la direction d'*Histoire Magazine* jusqu'en 1971. Parallèlement, il collabore à *Miroir de l'Histoire* et aux *Nouvelles littéraires*. À cette période, il aborde, pour la première fois, un autre domaine : le spectacle. C'est ainsi qu'il coécrit, avec Francis Cosne et Bernard Borderie (qui en assurera la réalisation), en 1966, le scénario d'*Angélique et le Roy*, film à succès adapté du best-seller d'Anne et Serge Golon. Convaincu, à tort, de l'innocence des Rosenberg, ces espions exécutés en 1953 pour avoir livré des secrets de la bombe atomique à l'URSS, il écrit, en 1968, *Les Rosenberg ne doivent pas mourir*. Cette pièce, créée par les Tréteaux de France en mai 1968, est reprise début 1969 au théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris.

Malgré ces activités, il n'en abandonne pas pour autant ses interventions à la radio et à la télévision.

À preuve, il crée en 1969 *Alain Decaux raconte*, diffusé sur la Deuxième chaîne, qui deviendra France 2. Chaque mois, jusqu'en 1987, il fait découvrir un personnage ou un événement à un grand nombre de Français de tous âges. Portant des lunettes d'écaille carrées, vêtu de costumes sobres, il parle, assis, sans notes, sans la moindre hésitation ; se lève, présente des cartes, des plans, des photos, des croquis. Tout cela est le résultat d'un minutieux et intense travail de

1 *Histoire en question*, avec le réalisateur Armand Ridet, en 1987 (Photo : Courtoisie Micheline Pelletier Decaux)

2 Alain Decaux lors d'une émission consacrée à l'histoire racontée aux enfants, à Paris, en novembre 1987, (Photo : Micheline Pelletier Decaux / Gamma-Rapho via Getty Images)



2

préparation où la mémoire joue un rôle essentiel. Le week-end précédent, il s'enferme pour sélectionner ses textes ; le lundi, il dresse un plan élargi ; le mardi, un autre, plus resserré ; et le mercredi, il arrive avec la structure de son intervention en tête. Avant son passage à l'antenne, il s'isole un moment pour se concentrer et se remémorer ce qu'il va dire. Aucune place n'est laissée à l'improvisation, d'où l'absence, dans ses interventions, de la moindre erreur ou hésitation : tout est limpide, c'est sa politesse. Seule exception : « Un jour, alors qu'il intervenait sur le plateau », se remémore son épouse, Micheline Pelletier Decaux, « un caméraman fumait et le point rouge de sa cigarette allumée l'a perturbé, ce qui l'a obligé à se reprendre en direct ». *France Soir* rendra hommage à son travail en titrant un article qu'il lui consacre : « Alain Decaux, forçat de l'Histoire ». Son travail de vulgarisation permet aux téléspectateurs « de se réapproprier des personnages et des événements, pas toujours faciles, grâce à sa faconde et à son sens de la dramaturgie. De façon simpliste et biaisée pour certains, qui lui ont reproché de donner dans la facilité, parfois l'inexactitude, en mettant plus en avant le roman national et ses grands hommes que l'exégèse du métier », écrit Marc Fourny, le 26 mars 2016, sur *lepoint.fr*. Il est vrai, comme le dit Jean-Christian Petitfils, écrivain, historien et politologue, qu'il était « dans la lignée des historiens qui, refusant la sèche érudition, se sont attachés à rendre l'Histoire vivante auprès du plus grand nombre [...] ». Ni la conjoncture, ni la technique, ni l'inspiration revendiquée d'Alexandre Dumas ou de Victor Hugo ne suffisent à expliquer sa célébrité. Il devait ses succès bien mérités à ses qualités propres : il savait à merveille conjuguer la

clarté du conteur et la rigueur du chercheur, tout en créant autour de sa personne une empathie naturelle ». Et de le comparer à des hommes aussi différents que Jules Michelet, Augustin Thierry et G. Lenotre.

Il a aussi exercé ses talents avec succès dans le domaine des spectacles historiques monumentaux, qu'il a écrits seul ou parfois en duo, comme pour *De Gaulle, celui qui a dit non*, avec Alain Peyrefitte, et *Je m'appelais Marie-Antoinette*, avec André Castelot, que son ami Robert Hossein mettait en scène. Ils ont marqué leur époque. C'est ainsi que 300 000 spectateurs se sont serrés au Stade de France, pendant cinq jours, pour *Ben Hur*, et que 700 000 se sont succédé pendant six mois, en 1983-1984, au Palais des sports de la porte de Versailles, à Paris, pour *Un Homme nommé Jésus*, ce qui a fait entrer ce spectacle dans le *Livre Guinness des records*.

Si son œuvre et son amour de notre langue lui valent d'être nommé ministre délégué auprès du ministre d'État et des Affaires étrangères, chargé de la Francophonie, dans le deuxième gouvernement Rocard, du 28 juin 1988 au 16 mai 1991, la consécration lui est pourtant venue près de dix ans plus tôt. Le 15 février 1979, il est élu à l'Académie française, le même jour que le philosophe Henri Gouhier. Il succède à Jean Guéhenno au neuvième fauteuil et, le 13 mars 1980, il est officiellement reçu sous la Coupole par André Roussin. Plus tard, ce sera à son tour d'accueillir deux nouveaux immortels : Bertrand Poirot-Delpech en 1987, puis Max Gallo en 2008. Il participe très régulièrement, le jeudi, aux réunions de travail de la docte assemblée. Soucieux de discipline, il s'efforce de marcher une heure

par jour. Pendant ses quatre à cinq kilomètres de balade, ce cardiaque a tout loisir de réfléchir et de méditer. Comme pour un sportif, cette promenade est un véritable échauffement, à la fois pour le corps et pour l'esprit. « L'écriture, c'est du travail, et il estime qu'il faut préparer le corps pour qu'il donne le maximum de ce qu'il peut donner », témoigne Frédéric Nancel, l'un de ses plus proches collaborateurs, président fondateur de l'association des Amis d'Alain Decaux.

Son élection lui vaut également la présidence, de 1998 à 2009, du collège des conservateurs du domaine de Chantilly (avec ses deux châteaux, son parc, son jardin historique, son musée, ses Grandes Écuries et même son hippodrome), propriété de l'Institut de France depuis le legs du duc d'Aumale au XIX^e siècle. Aux beaux jours, lorsqu'il en a le loisir, il aime s'installer dans une chaise longue, derrière le château d'Enghien, l'un des deux du domaine. « Il était sans cesse dérangé, mais ça ne le perturbait aucunement. Il était hyperdécontracté, très accessible, très humain », se souvient Frédéric Nancel. Et Nicole Garnier, conservateur général honoraire du patrimoine, en charge de Chantilly de 1992 à 2022, de renchérir : c'était « l'humour et la gentillesse personifiés ». Celle qui est aujourd'hui présidente des Amis du musée Condé, premier mécène du domaine, a pu, lors de ses visites, constater sa grande popularité. « J'ai pu mesurer à quel point il était connu et apprécié. À chaque pas, des visiteurs, français ou étrangers, nous arrêtaient pour le remercier, voire lui demander des autographes. Très accessible, il répondait toujours aimablement, avec son sourire malicieux et une grande bienveillance ». La rencontre d'une touriste sud-américaine, qui avait appris notre langue en le regardant à la télévision française, l'a particulièrement marqué. De son côté, Jean-Christian Petitfils évoque un homme « chaleureux par nature ». Un homme « qui, dans tous les personnages qu'il évoquait avec maestria, hormis les monstres, cherchait la touche d'humanité sincère, les élans du cœur et de liberté [...] ». Son sens inné de la justice le conduisait à vouloir rétablir les oubliés ou les maltraités de l'Histoire ».

Le 27 mars 2016, jour de Pâques, celui que François Mitterrand appelait « l'instituteur des Français » rendait son dernier souffle. Il avait 90 ans. Le 4 avril, ses funérailles étaient célébrées à la cathédrale Saint-Louis



1

des Invalides. François Hollande, alors président de la République, prononça son éloge funèbre. Avec une œuvre foisonnante, tout entière consacrée à l'Histoire, abordant tous les domaines de l'écriture (biographies, livres pour enfants, théâtre, scénarios de films, émissions de radio et de télévision...), il occupe une place singulière.

Son exceptionnelle production ne peut s'expliquer que par un énorme travail et une extrême rigueur. Boulevard Flandrin, il habitait un appartement au cinquième étage et son bureau « son univers », comme le dit Frédéric Nancel, se trouvait au rez-de-chaussée ; aussi, chaque matin, il y descendait vers 9 h 30, montait déjeuner à 13 heures, puis redescendait à 14 h 30 pour y rester jusqu'à 19 h 30. Il travaillait tout autant, mais dehors, lorsqu'il se rendait dans sa propriété du Midi, au-dessus de Cannes. « Je suis comme Paul Claudel, qui se mettait au travail tous les jours à 9 heures », aimait-il répéter, « Avec lui, les réunions duraient deux heures : une heure pour faire le point sur Chantilly ; une heure au cours de laquelle on parlait de la vie, de Dieu, de l'humanité », ajoute Frédéric Nancel, qui nous en apprend beaucoup sur l'homme, son charisme et son pouvoir de persuasion, en nous racontant comment il a été embauché. « Il m'a dit : "Voulez-vous travailler avec moi ?" J'ai dit oui sans connaître le salaire et il s'est avéré moindre que ce que je touchais... Avec lui, tu avais envie d'aller au bout du monde ! »



2

- 1 Alain Decaux essaye son habit d'académicien en février 1980, à Paris (Photo : Micheline Pelletier Decaux/ Gamma-Rapho via Getty Images)
- 2 Frédéric Nancel, président fondateur de l'association des Amis d'Alain Decaux et ancien collaborateur, l'accompagne ici en 2009 pour inaugurer une exposition du musée Condé sur la photographie au XIX^e siècle



Alain Decaux et son fils
Laurent, en juillet 1987
(Photo : Micheline
Pelletier Decaux/Sygma
via Getty Images)

Il ne s'asseyait jamais à son bureau. Son bureau, c'était pour les interviews. Pour écrire, il s'installait dans un profond fauteuil rouge. Il aimait écrire sur ses genoux, avec un Waterman, sur du papier blanc, format A4, qu'il raturait beaucoup. Il relisait ses feuillets, les corrigeait, puis sa secrétaire, Anne-Marie Lethuillier, les tapait à la machine. Plus tard, elle dut se mettre à l'informatique, et ce fut le cas lors de l'écriture de son livre sur saint Paul. La seule exception qu'il fit à cette habitude de travail concernait l'écriture de *La Tribune de l'Histoire*, pour laquelle il dictait son texte (des dialogues), car il avait besoin d'en entendre le rendu sonore. Et, ce qui est étonnant, il signalait également tous les bruits qui devaient l'accompagner, comme une lourde porte qui se referme ou des cliquetis de chaînes. Une journée lui suffisait pour venir à bout de son texte, ce qui lui faisait dire : « Sacha Guitry écrivait une pièce de théâtre en trois jours ; pourquoi je n'écrirais pas 45 minutes de dramatique en une journée ? »

Il s'est toujours revendiqué journaliste ; d'ailleurs, il était titulaire de la carte de presse, n'hésitant pas à se rendre sur place afin de faire de véritables reportages. Pour Auguste Blanqui, il a visité toutes les prisons où il a été enfermé ; il a même refait, en Corse, le voyage en train qu'avait effectué le révolutionnaire. Pour Victor Hugo, il s'est rendu sur tous les lieux par où il était passé. À Guernesey, il a même demandé à dormir dans sa maison, Hauteville House, « pour écouter le bruit du vent ». Il en a profité pour regarder toutes les dédicaces des livres de sa bibliothèque. Ces deux exemples montrent

à quel point il était possédé par ses personnages et par les événements qu'il décrivait. C'est ainsi que, lors de l'écriture de *La Révolution pour les enfants*, alors qu'il dormait la nuit, sa femme l'a entendu dire dans son sommeil : « Pas à l'échafaud ! Pas à l'échafaud ! »

Son travail se partageait entre écriture, recherches d'éléments sur place et lecture. Les livres étaient omniprésents, à la fois dans le bureau et dans l'appartement, qui disposaient chacun d'une bibliothèque et où ils bordaient notamment un long couloir. Combien en avait-il ? Assurément plus de 15 000, estime son épouse. Il les classait par époques ou par événements. Il avait fait relier en vert, avec un aigle impérial en pied, sa centaine d'ouvrages de la période Napoléon I^{er}, à l'exception de la totalité de la correspondance de l'empereur.

Cet homme modeste et chaleureux, qui assurait qu'après sa mort son œuvre serait vite oubliée, est resté bien vivant dans la mémoire

des téléspectateurs, qui se souviennent de son regard fixe, quasi hypnotique, et de son index pointé droit vers chacun pour donner davantage de poids à son propos. « Du grand art », s'émerveille encore Jean-Christian Petitfils. Aujourd'hui, ses émissions ne repassent plus et ses livres ne figurent plus parmi les best-sellers. Qu'importe. Il a marqué son époque... et les suivantes, puisqu'il est à l'origine de la vocation de bien des historiens qui, aujourd'hui, ont pris le relais sur le petit écran et sur les ondes. Le passé n'est jamais mort.

Francis Gouge ■